

L'être et l'étang

*Chemins qui ne mènent nulle part, ou dans les reflets,
ou dans les ailleurs intérieurs.*

A bien considérer l'oeuvre passé de Malgorzata Paszko, d'après ses catalogues depuis une quinzaine d'années à peu près, que voit-on? Très majoritairement, et pour faire simple, des choses dans un intérieur. Peignant dans son atelier, le plus souvent Malgorzata ne va pas chercher bien loin ses sujets. Ce sont les objets autour d'elle : pots de peintures, pinceaux, escabeau, autres oeuvres en cours, et même le poste de radio dont les programmes accompagnent son travail. Parfois, elle va chercher son inspiration davantage dans son salon. Ce sont alors petits meubles, secrétaires, tables basses, fauteuils, et surtout tapis aux dessins souvent abstraits. Souvent d'ailleurs, ces tableaux m'ont évoqué la célèbre, magnifique, nouvelle de Henry James, *Le motif dans le tapis*, profonde et énigmatique méditation sur le thème de l'interprétation. Parfois, plus rarement, des portraits, de ses enfants, de ses proches. Longtemps, et au moins dans son art, Malgorzata Paszko, demeura, disons, une femme d'intérieur.

Et puis, voici qu'il y a deux, trois ans, soudain changement de décor. Nous voici, non pas tout à coup, tant ceci se fait en douceur, nous voici dehors, certes, pas bien loin de la maison familiale, mais quand même sur des chemins bordés d'arbres, ou devant les reflets songeurs des étangs de la Normandie. Chemins striés d'ombres ou de lumières. Tout se passe comme si l'artiste, à l'instar de certains sculpteurs, (écrivant ceci je pense surtout, par exemple, à son compatriote Robert Sobocinski) travaillait en creux, en évidant, en faisant apparaître le plein par le vide, l'obscur par le lumineux, ou vice versa. Ou alors nous sommes devant des forêts, disons plutôt des bosquets, et davantage encore devant leurs tranquilles reflets saisis sur la sage, presque immobile, surface de grandes mares ou petits étangs.

Là encore, et de façon plus manifeste que précédemment, Malgorzata saisit les choses, les branches, les troncs, le ciel même, par leur inverse, leur empreinte, leur reflet. Au point que, lorsque j'ai découvert ces œuvres, je n'ai pu m'empêcher de me souvenir vaguement d'une phrase de saint Paul énonçant que nous voyons toujours les choses comme en un miroir. Comme si toute notre appréhension du monde, et même du simple visible, ne pouvait être en fait, au sens étymologique du terme, que spéculation.

Mais revenons à présent au problème que j'esquissais au début de ce petit texte. A savoir-, cette peinture serait-elle passée assez soudainement, ces dernières années de l'intérieur à l'extérieur, de l'intimisme au plein air ? Cela ne me paraît, au fond, pas si sûr. Car regardons-les bien attentivement, ces paysages, lointains parents de ceux que peignit Corot dans les environs de Mantes-la-Jolie. N'ont-ils pas, dans leur tranquillité même, une légère, subtile étrangeté ? Il y flotte une brume ténue et silencieuse. Presque pas de mouvement, à peine quelques ridules à la surface des eaux, que traversent seulement, comme des éclairs pâles, les reflets des troncs d'arbres. Absolument aucune présence, fut-ce celle d'un petit batracien ou oiseau. Ils sont presque fantomatiques, irréels. Au point qu'ils m'ont d'abord rappelé ceux du très beau film de Ridley Scott, *Legend*, vaporeux, oniriques, parfois traversés par de majestueuses licornes. Enfin, il y a un signe, qui m'a, si j'ose dire, mis la puce à l'oreille. C'est l'hésitation en laquelle je fus longtemps, ma difficulté à deviner l'heure de la prise de vue. J'optais plutôt pour le matin, en raison surtout de la fine brume, et il me fût confirmé que j'avais raison. Mais cette hésitation me montrait que manifestement la lumière n'était pas, ici, le problème majeur, ce qui est assez rare lorsque l'on a affaire à des paysages.

C'est ce qui m'incite à conclure qu'il s'agit plutôt de paysages intérieurs, les paysages de mémoire de l'artiste, renvoyant tout autant, et peut-être même davantage, à ceux de sa Pologne d'enfance, qu'à ceux de sa Normandie actuelle.

Quant aux chemins, ils ne mènent sans doute nulle part ailleurs qu'au plus lointain de la douceur de son âme songeuse.